

Veau de ville

De Guillaume Moraine



Personnages :

La femme / Iris

Le mari / Pierre

La mère du mari / Geneviève

Une tante / Béatrice

Une tante / Albertine

Le plombier / Loïc

Le pompier / Jérôme

Le notaire / Me Ballon

Le détective / Fauvette

L'ex-amoureuse du mari / Bérénice

Introduction : Iris et Pierre.

Un grand salon, avec un sofa au milieu, des armoires tout autour. Des fauteuils assortis au sofa.

Iris est assise dans un des fauteuils. Elle joue avec une poupée, pas comme une enfant, comme une adulte, l'observant, la manipulant.

Pierre est debout derrière le sofa. Il a sa serviette à la main, ainsi que sa robe de chambre. Il s'apprête sans doute à aller prendre sa douche.

Le temps ici est comme suspendu, ils cherchent à faire exister quelque chose qui n'existe plus. Ils vont laisser du silence avant les réponses de l'autre, laisser le temps à une parole neuve de venir. Mais elle ne vient jamais.

Pierre : Bon.

Iris : Bon.

Un temps.

Pierre : Alors je vais aller prendre ma douche.

Iris : oui.

Pierre : Tu vas faire quoi, toi ?

Iris : Je ne sais pas. Rester ici. Ou alors peut-être aller faire une promenade. Je ne sais pas encore.

Pierre : D'accord. Tu ne voulais pas passer voir ta copine, là ? ... son prénom...

Iris : oui... Justine. Peut-être aussi. Ou peut-être rester ici, je me sens un peu fatiguée. Tu travailles aujourd'hui ?

Pierre : oui. C'est pour ça que je vais prendre ma douche maintenant.

Iris : Ah oui.

Pierre : Ma mère doit passer ce soir, je pense lui proposer de dîner avec nous.

Iris : Oh. C'est obligé ?

Pierre : Eh bien... C'est ma mère...

Iris : Et elle n'est pas très agréable, Pierre...

Pierre : c'est ma mère.

Iris : Alors tu cuisineras...

Pierre : Je risque de rentrer tard...

Iris : Tu veux que je cuisine pour elle, alors qu'elle ne me supporte pas, et qu'elle n'a même pas le tact de faire semblant ?

Pierre : Je rentre tard, Iris...

Iris : je verrais ce que je peux faire... Mais je n'en ais pas envie.

Pierre : Merci.

Il s'apprête à sortir. Il se ravise et se tourne vers elle.

Pierre : Iris ?

Elle le regarde, indifférente.

Pierre : Je t'aime, ma chérie.

Iris : Oui...

Il attend, elle le remarque, et réfléchit un peu.

Iris : Moi aussi ?

Pierre : a tout à l'heure...

Iris : oui... Bonne douche.

Pierre sort à cour.

Iris dépose sa peluche devant la porte d'une armoire, puis elle sort à jardin.

Tab 1 : les amants.

La journée est passée. Nous sommes le soir. Le repas est consommé.

Peu après, la porte de l'armoire s'ouvre, et un homme en sort. Il est en débardeur et en caleçon. Il regarde autour de lui, inquiet, il se brosse les dents. C'est Loïc, le plombier. Il regarde autour de lui, et voit la poupée. Il la ramasse, et saute de joie, en silence. Il se fait une petite danse de la victoire, en narguant les autres portes toujours closes. Puis il retourne dans son armoire, et en ressort sans la brosse à dent, mais se nouant une cravate. Il sort à jardin.

Après sa sortie, une autre porte d'armoire s'ouvre, et en sort Jérôme, le pompier, également en débardeur et en caleçon. Il regarde autour de lui, inquiet lui aussi. Il a un livre à la main. Il va jeter un œil à jardin, et en revient déçu. Il se rend alors à la quatrième armoire, et frappe discrètement. Fauvette, le détective, en sort, débardeur et caleçon, le visage recouvert de mousse à raser. Ils discutent un moment, en chuchotant, de qui est avec Iris à l'instant, et s'il est nécessaire pour Jérôme de faire le guet. Fauvette lui répond par gestes que ce n'est plus la peine de faire le guet. Alors Jérôme s'éloigne et Fauvette referme sa porte. Jérôme va s'installer sur le sofa et commence sa lecture.

Une troisième porte s'ouvre, et en sort Me Ballon, le notaire, débardeur, caleçon et nœud papillon. Il a une boîte d'œufs à la main. Il jette un œil à Jérôme et se rend à la quatrième armoire. Il frappe et attend.

Jérôme l'a entendu et se retourne, ils se regardent, se saluent. La porte s'ouvre et Jérôme retourne à sa lecture. Fauvette, le détective, sort de la quatrième armoire. Débardeur et caleçon. Le visage à moitié couvert de mousse à raser.

Me ballon lui tendant la boîte d'œufs : Je vous ramène vos œufs, Fauvette. Merci, mais finalement je n'en ais pas eu besoin.

Fauvette récupérant la boîte : Ah, vous vous êtes débrouillé sans ?

Me Ballon : Oui, j'ai fait des pâtes. Il me restait un fond de crème fraîche et des champignons, alors je me suis bricolé une petite sauce. J'ai rajouté des herbes, origan et sarriette, et je me suis régalez ! Comme quoi nous ne sommes jamais obligés de faire compliqué...

Fauvette : ça a l'air bon, en tout cas.

Me Ballon : oui. Mais merci beaucoup d'avoir accepté de me dépanner !

Fauvette : Je vous en prie, maître. Entre voisins, c'est un minimum ! Peut-être me rendrez-vous service à votre tour, un de ces jours !

Me Ballon : Mais ce sera avec plaisir !

Fauvette : Je vous laisse, je vais finir ma barbe.

Me Ballon : Bien sûr.

Fauvette rentre dans son armoire.

Ballon s'approche du sofa, où Jérôme continue sa lecture.

Il reste debout derrière lui. Il a l'air agacé.

Me Ballon : Bonsoir Jérôme.

Jérôme : Bonsoir, maître.

Me Ballon : Vous n'ignorez pas que quelqu'un est avec Iris, actuellement ?

Jérôme : Bien sûr que non. Il s'agit de Loïc. Ce sacré veinard. Iris doit avoir un problème de fuite, ce soir.

Me Ballon agacé : cessez donc ces jeux de mot douteux...

Jérôme neutre moqueur : Il n'y a aucun jeu de mot, Maître. Loïc est plombier, si Iris l'appelle, c'est qu'elle a un problème de fuite. Ou la tuyauterie qui fait un drôle de bruit. Peut-être.

Me Ballon : Je ne sais jamais quand vous êtes sérieux, Jérôme, c'est très déstabilisant.

Jérôme : Désolé. Mais ce n'est pas mon problème si pour vous tout doit toujours être noir ou blanc.

Me Ballon : Déformation professionnelle. Et en parlant de professionnalisme, si notre chère Iris est en galante compagnie...

Jérôme l'interrompant : Galante... ce n'est jamais qu'un plombier.

Me Ballon sec : Quoi qu'il en soit. Il me semble qu'à l'heure actuelle vous devriez être à cette porte, prêt à nous alerter si Pierre arrive à l'improviste !

Jérôme : Je n'y suis pas.

Me Ballon : Je le vois bien. Et cela me navre. Je pensais que l'on pouvait vous faire confiance. Si on ne peut plus faire confiance à un pompier, où va-t-on ?

Jérôme : arrêtez donc avec vos grands airs, Ballon ! Ici vous n'êtes plus notaire, vous êtes un noceur comme un autre ! Vous êtes en caleçon à attendre votre tour, comme chacun d'entre nous ! Donc vous êtes ridicule, comme moi ! Je suis ici, sur se sofa, à lire un vieux Simenon, et en calbutt ! Bon sang ! J'ai l'impression d'être dans la salle d'attente d'un proctologue !

Me Ballon : Allons, Jérôme, ne jouez pas à ce jeu là ! Vous devriez faire le guet, c'est tout ! Vos digressions pitoyables ne me feront pas oublier que vous manquez à vos devoirs !

Jérôme : mais qu'est-ce qu'elle peut bien vous trouver ?

Me Ballon *ironique*: sans doute qu'elle chose qu'elle ne voit pas chez vous !

Jérôme *amusé* : Bien envoyé. Mais ceci dit, pour cette histoire de guet, Fauvette m'a dit que ce n'était plus la peine, il s'est arrangé.

Me Ballon : Qu'a t-il voulu dire par là ?

Jérôme : je l'ignore, je n'ai pas demandé. Il allait pour se raser, alors...

Ils se taisent un instant. Me Ballon ne sait plus quoi dire. Jérôme s'est replongé dans son livre.

Au bout d'un moment, Ballon se racle la gorge pour attirer son attention. Jérôme l'entend mais choisit de ne pas réagir.

Me Ballon : Je peux m'asseoir à vos côtés ?

Jérôme : Mais faites comme chez vous, je vous en prie !

Me Ballon s'assoit. Mais ils restent silencieux l'un comme l'autre.

Me Ballon *au bout d'un moment* : Vous trouvez que je fais vieux ? Je sens bien que je manque de tonus, de muscle, je me sens... mou. Même Iris, j'ai l'impression que je la vois moins souvent... Comment vous faites vous, avec elle ? Elle vous la laisse souvent, la poupée, quand même je trouve...

Jérôme lève les yeux de son livre, surpris.

Jérôme : Je ne me serais jamais cru devoir discuter de ça avec l'amant de ma maîtresse !

Me Ballon : Nous n'avons plus grand-chose à nous cacher, je trouve.

Jérôme : Ce n'est pas une raison pour brader ce qui nous reste d'intimité ! Vous ne voulez pas non plus savoir à quelle heure je fais ma grosse commission ?

La porte de la cinquième armoire s'ouvre enfin, et Bérénice en sort. En nuisette. Elle n'est pas contente, et se dirige vers Ballon et Jérôme et pose ses mains sur le dossier du sofa.

Bérénice : Vous !

Me Ballon : Et voilà la nouvelle qui se réveille !

Bérénice : Puis-je savoir lequel d'entre vous, messieurs, s'amuse à regarder des émissions de football en pleine nuit ? Et oublie de baisser le son ?

Les deux hommes se regardent, puis ensemble.

Les deux hommes : C'est Fauvette.

Bérénice : On ne joue pas dans la même cour ! Peut-être que le style fatigué, les rides au coin des yeux, Gainsbourg quoi ! peut-être que ça marche pour vous ! Mais moi j'ai l'obligation de rester fraîche et dispo ! Alors franchement la télé à 4h du mat', c'est lourd ! Regardez-moi, maintenant : je fais mon âge !

Jérôme : Puisqu'on te dit que c'est Fauvette !

Me Ballon : Et de plus, c'est Loïc qui a la joie d'amuser Iris, ce soir... Alors à moins que vous n'ayez eu le désir de nous séduire, nous... Je puis vous assurer que votre âge ne me gêne pas !

Bérénice : Quel vieux pervers vous faites, Maître !

Me Ballon : à votre service, mademoiselle !

Bérénice s'assoit sur l'un des fauteuils.

Bérénice : Bref, il me semble quand même que l'on devrait être plus attentifs les uns aux autres, si on veut que les choses se passent bien. Je ne voudrais pas avoir à me plaindre à la propriétaire !

Jérôme : Te plaindre à Iris ? N'importe quoi... si tu as le malheur de dire que quelque chose ne te convient pas, elle va te montrer la porte ! Tu ne vois pas qu'elle essaie de fuir les complications ?

Bérénice : Elle m'aime. Elle m'écouterà !

Jérôme : Grosse erreur, ma chérie ! Mais tu es nouvelle, c'est naturel. Tu n'es rien, pour Iris ! Rien de plus que ce que tu lui donnes : l'explosion d'un fantasme ! La réalité de son désir faite femme ! Elle ne veut pas savoir si tu as une vie, des problèmes, une famille quelque part ! Elle te veut toi, juste toi !

Bérénice : C'est impossible. Elle n'est pas aussi indifférente.

Me Ballon : Je rejoins notre ami Jérôme ; Contentez-vous de ce qu'elle vous offre et ne demandez pas plus. Restez ce fantôme qu'elle vous a fait devenir, et ne cherchez pas plus loin. Vous seriez déçue.

Bérénice : Elle m'aime. Lorsque je l'ai rencontrée la première fois, elle m'a fait cette impression que ces yeux voyaient pour la première fois ! Et me regarder, c'était regarder tous les hommes et toutes les femmes en une seule personne. Cette personne, c'était moi.

Jérôme : c'est marrant, ça m'a fait la même chose.

Me Ballon : à moi aussi, mais je ne l'aurais pas aussi bien exprimé.

Bérénice : Ne vous foutez pas de moi. Notre histoire est particulière. Je venais pour la tuer !

Un long silence, elle attend la réaction des hommes à cette révélation fracassante.

Me Ballon blasé : Quant à moi, je venais la saisir.

Jérôme amusé : Et je venais lui vendre un calendrier. Ne cherche pas à nous impressionner avec ton histoire, tu n'es unique que pour ton miroir. Et aux dernières nouvelles, Iris n'est pas un miroir.

Me Ballon : Vous veniez la tuer ?

Bérénice vexée : je ne veux plus raconter.

Jérôme : Allons ! Excuse-nous ! On est un peu taquin ! Mais tu nous as rejoints il y a une semaine, et tu es la première femme qu'on voit ! Quel revirement de situation ! J'ai peur que nous soyons renvoyés chez nous très vite, avec un tel changement d'habitudes !

Me Ballon : Vous avez raison. Je me sens en danger, effectivement... Une femme... On ne peut pas rivaliser...

Bérénice adoucie : Je vois. D'accord.

Me Ballon : Alors vous veniez la tuer... c'est cocasse...

Bérénice : Plus encore. Je venais la tuer car je voulais Pierre !

Jérôme surpris : Pardon ?

Bérénice : Oui. Je travaille... enfin je travaillais avec Pierre, et je suis tombée amoureuse de lui... *un temps* Je ne sais plus pourquoi aujourd'hui...

Me Ballon : Eh oui, ma chère, nous sommes tous de vraies petites girouettes !

Jérôme : Tais-toi donc, ballon, je veux savoir !

Bérénice : Et je lui ais fait un de ces rentre-dedans ! Au bureau, dans l'ascenseur ! Dans le parking ! Je me collais à lui, je lui donnais des petits mots ! Je lui ais envoyé des chocolats !

Jérôme : Le ridicule ne tue pas !

Bérénice : Eh non, je suis toujours là, comme tu vois... je me sentais comme une lycéenne... Mais le jour où je me suis retrouvée en sous-vêtements dans son bureau, alors qu'il se commandait une pizza, et que je le suppliais de m'emmener avec lui où il voudrait ! Ce jour-là... Il a raccroché son téléphone, il m'a regardée droit dans les yeux, et il m'a dit qu'il aimait sa femme. Après quoi il m'a demandé de le laisser.

Me Ballon : En petite culotte dans son bureau ?

Bérénice : Sa femme, cette femme, Iris... Cette femme qui m'empêchait de l'avoir ! C'était de sa faute s'il me refusait, de sa faute si j'étais malheureuse ! Il fallait donc que je la fasse disparaître !

Me Ballon : Dans son bureau ? Vraiment ?

Jérôme : On se réveille, Ballon ! Tu n'as vraiment pas la libido de ton âge !

Me Ballon : pardonnez-moi, mademoiselle... mais, bon... dans son bureau !

Bérénice : ça vous met dans un drôle d'état !

Me Ballon : j'en ais toujours rêvé !

Jérôme : Eh bien, si les amants se mettent à avoir des fantasmes, maintenant !

Bérénice : alors je suis venue jusqu'ici, armée. J'ai sonné, elle a ouvert. J'étais en larmes, j'ai pointé mon revolver sur elle, je lui ais craché ma colère, ma haine ! Elle a reçu tout le venin que j'avais sur le cœur ! Après quoi elle m'a ouvert les bras, elle m'a dit « ma pauvre amie, comme je vous plains, il ne vous mérite pas ! » Et deux secondes plus tard, j'étais dans ses bras, à pleurer comme une gamine.

Jérôme : Et cinq minutes plus tard ?

Bérénice : J'étais dans son lit.

Me Ballon : Alors c'était vous, les pleurs ?

Bérénice : Vous m'avez entendue ?

Me Ballon *montrant les armoires* : Vous êtes passées devant chez nous !

Fauvette sort de son armoire, rasé. Il est très sûr de lui.

Fauvette : Eh bien, ça discute par chez vous ! Ecoute Jérôme, moi je serais vraiment ravi de savoir quand tu vas faire ta grosse commission ! Parce que d'expérience, je sais qu'il vaut mieux éviter de passer derrière toi !

Jérôme : Quoi, pardon ?

Fauvette : Et Me Ballon ! Sans rire, ne parlez pas de vos problèmes de tonus sexuel à n'importe qui ! On pourrait jaser !

Bérénice intéressée : Des problèmes de tonus sexuel ?

Fauvette : Qu'est-ce que je disais ?

Me Ballon outré : Comment savez-vous ?

Fauvette : Enfin, mademoiselle, très belle histoire que la votre !

Me Ballon : Mais comment avez-vous entendu tout cela, bon sang !

Fauvette : J'ai posé des micros, c'est pas beau ?

Les autres sont stupéfaits.

Fauvette : En termes de technologie, c'est le top ! On entendrait une mouche éternuer à l'autre bout de la pièce !

Jérôme : Mais tu vas nous enlever ça tout de suite, Fauvette ! Il n'est pas question qu'on se laisse espionner !

Me Ballon : Je n'arrive pas à y croire, comment avez-vous osé ?

Bérénice amusée : Je trouve ça sexy, moi...

Fauvette lui faisant un clin d'œil : C'est aussi ce qui plaît à Iris, ce petit côté barbouze, elle trouve ça assez excitant !

Jérôme il regarde autour de lui : ça plaît peut-être à Iris, mais à moi, non ! Alors ces micros, tu les arraches vite fait ! Sans rire, ça se fait pas !

Fauvette : Mais ça pourrait nous être utile ! Avoir le grand salon sur écoute, on se tiendrait au courant des horaires, des plannings de Pierre ! On connaîtrait les humeurs d'Iris, et on saurait d'avance s'il faut se raser pour le soir, *regardant Bérénice* ou se maquiller !

Jérôme : Pas question ! *Il commence à chercher partout* Où ils sont ? Où tu les as cachés, tes machins, réponds, bon dieu !

Fauvette : Arrête, Jérôme, je te jure que c'est une bonne idée !

Me Ballon : Moi ça me gêne un peu, quand même...

Loïc entre alors, fatigué et fier de lui. Il pose, en héros.

Loïc : Messieurs, Mademoiselle. Tout va bien, la fuite est réparée !

Jérôme à *Ballon*, *tout en continuant à chercher* : Tu vois ! Je t'avais dit que c'était une fuite !

Loïc : La dame s'est endormie. Je crois que la soirée est terminée pour nous. Les cadavres vont pouvoir rentrer dans leurs placards ! *Il remarque le manège de Jérôme* Qu'est-ce qu'il a, lui ?

Bérénice : Fauvette a placé des micros dans la pièce. Et Jérôme les cherche. C'est un nouveau jeu.

Jérôme *continuant à chercher* : Aidez moi donc, au lieu de bavarder ! Cet idiot nous met sur écoute et ça ne vous ennuie pas plus que ça ?

Fauvette : Oh attends ! Je ne suis pas un idiot ! Et je reste persuadé que c'est une bonne idée ! C'est comme pour cette histoire de faire le guet à la porte, là ! J'ai réglé le problème, plus personne n'aura besoin d'y coller son oreille pendant des heures !

Loïc : En fait, fauvette, je dois avouer que ça va un peu loin, là. Je reconnais que tes talents de détective nous sont d'une grande utilité, mais la surveillance à tout prix, à un moment c'est un peu vicieux !

Fauvette : non mais écoutez-le, lui, il sort de chez Iris et il me traite de vicieux !

Me Ballon : Votons, dans ce cas, que ceux qui sont pour qu'on enlève ces micros sauvages lèvent la main !

Ils lèvent tous la main, sauf Fauvette.

Fauvette : ah d'accord, je vois le genre ! Tous contre moi ? Alors que c'est pour nous tous que je fais ça ! Bon, très bien !

Il se dirige vers chaque fauteuil, et le sofa, et enlève les micros.

Fauvette : Mais dites-vous bien qu'un de ces jours, vous le regretterez ! Croyez-en mon expérience, on est jamais trop informé !

Loïc : Connaisant ton expérience, j'aurais tendance à dire que parfois il ne vaut mieux pas être trop informé, justement.

Fauvette : Que veux-tu dire ?

Loïc : Un détective qui a le coup de foudre pour celle qu'il surveille ! Ça ne fait pas très professionnel ! Tu as voulu trop en savoir ?

Fauvette : Les risques du métier. Et puis vous la connaissez comme moi. Si on s'en approche de trop près, on se brûle.

Loïc soudain perdu dans ses pensées : C'est vrai. Elle a ce côté... perdu, évaporé... elle donne tellement l'impression d'être tout pour moi, et en même temps totalement absente, je passe mon temps à lui courir après, à attendre son regard, attendre qu'elle quitte les rêves dans lesquels elle se réfugie pour me rejoindre ici, sur terre... et alors, quand ses yeux se posent de nouveau sur moi, et qu'elle me sourie... alors là je pourrais mourir...

Fauvette : Un plombier poète. J'aurais tout vu...

Bérénice : mais au fait, fauvette, de quoi tu parlais quand tu as dit que tu avais réglé le problème du guet ?

Soudain une petite alarme se met en marche, comme celle d'un téléphone portable ; tout le monde est surpris et se regarde. Puis ils sortent leurs téléphones de leurs caleçons et vérifient, mais ils hochent tous la tête, ce n'est pas leur téléphone qui sonne.

Fauvette, lui, dès que l'alarme a sonné, a sauté par-dessus le sofa et s'est rué dans son armoire.

Les autres l'ont regardé faire sans s'inquiéter.

Il revient soudain.

Fauvette : mais qu'est-ce que vous foutez ? C'est ça la nouveauté ! J'ai mis une alarme dans l'escalier ! Il y a quelqu'un qui monte, là ! Planquez-vous !

Ils se regardent une seconde, puis se ruent dans leurs armoires respectives. L'alarme finit par s'éteindre.

Tab 2 : Le mari.

Pierre entre, en peignoir. Il regarde autour de lui, et voit le bazar des fauteuils et du sofa. Il remet tout en place. Et s'assoit sur le sofa. Il appelle.

Pierre : Iris ? Iris ?

Mais elle ne répond pas. Il se lève et va voir dans la chambre, à jardin. Il en ressort.

Pierre : Elle dort bien. Quel ange. Elle a l'air tellement comblée quand elle dort. A peine nous avons fini de diner qu'elle est montée se couchée... Comment fait-elle pour être aussi fatiguée alors qu'elle ne fait rien de toute sa journée... elle doit couvrir une dépression... elle a épuisé trois psychiatres, elle m'a dit. Et ils n'ont pas su l'aider. Ma pauvre chérie.

Maman et mes tantes sont toujours en bas. Elles bavardent.

C'est vrai qu'elles ne lui font pas de cadeau. Ce qu'elles peuvent être désagréables avec Iris ! Elle ne travaille pas, elle ne cuisine pas, et alors ! Moi je l'aime.

Ça devrait leur suffire, je crois.

J'aime son côté ailleurs, son air précieux, sa façon de n'être concernée par rien...

J'aime quand elle est indifférente, quand elle ne me regarde pas pendant des heures ; parce que le moment où, tout à coup, elle me sourit de nouveau, parce qu'elle se souvient que je suis là, que l'on est ensemble. Et la petite lumière dans ses yeux à ce moment-là, cette petite lumière n'a pas de prix !

Allez, je me prends une petite pause, et je les rejoins...

Il se rassoit dans le sofa.

Il lance une musique romantique, type jazz. Et s'installe plus profondément. Puis il passe sa main sous le sofa et en sort une bouteille et un verre. Il se sert, boit cul-sec, se ressert, et pose la bouteille. Il écoute un instant la musique en sirotant son verre.

Il écoute.

Iris entre, tranquillement, en robe de soirée. Elle sort de sa chambre, dansant sur la musique. Elle le voit et continue à danser.

Pierre : Iris... Iris... Iris...

Iris : Pierre, mon chéri...

Pierre qui ne la regarde pas : Iris, ma douce, ma petite...

Iris : On joue, Pierre ?

Pierre : Jouons, ma chérie...

Iris : A quel jeu veux-tu qu'on joue, ce soir ?

Pierre : eh bien, voyons, commence par me dire... parle de nos enfants !

Iris : Oh... Chloé et Edouard... nos enfants, merveilleux... Chloé va se marier dans un mois, elle s'est trouvée un garçon adorable, qui l'aime plus que tout, et qui travaille bien... il ne lui fera jamais aucun mal, et lorsqu'un jour elle aura un problème, il sera là pour elle, qu'elle soit triste, en colère, déçue... il sera là pour elle... Elle Cloé, elle est épanouie... Je crois que tu as été un père merveilleux pour elle...

Pierre : C'est sûr, toujours là, son papa...

Iris : Et elle t'en sera reconnaissante toute sa vie ! Tu seras toujours son papa chéri ! Et elle pensera toujours à ce que tu sois fier d'elle !

Pierre : Je le sais, j'ai fait du bon boulot, avec elle. Et Edouard ? Iris, raconte-moi Edouard !

Iris : Ah, Edouard, notre aîné ! ce garçon n'a pas toujours été facile !

Pierre : Eh oui... il a longtemps cherché à me prouver sa valeur ! À prouver qu'il n'avait pas besoin de moi !

Iris : Et ce pauvre petit a été loin ! Il en a fait des bêtises !

Pierre : Et à chaque fois, il a fallu que je le sorte de la mouise...

Iris : Mais rassure-toi, il a compris, enfin... il ne te contredira plus, il va rentrer dans le droit chemin !

Pierre : Il m'en aura fallu, du temps et de la patience ! Mais je savais bien, au fond, que j'avais raison.

Iris : Tu sais qu'il veut reprendre ses études ? Il a même trouvé un petit boulot, pour les financer !

Pierre : C'est une excellente initiative, je suis fier de lui.

Iris : Et c'est tout ce qu'il te demande, lui aussi, que tu sois fier de lui. Tu l'es ?

Pierre : Je suis vraiment très fier de lui, je suis vraiment très fier de mes enfants.

Iris : Que veux-tu d'autre, Pierre ?

Pierre : Toi, Iris, tu es fière de moi ?

Iris : Oh, je suis plus fière que tu ne pourras jamais l'imaginer ! je t'aime, Pierre, plus que tout au monde ! Je suis ta femme, et c'est le plus beau cadeau que le ciel m'ait donné ! Je crois que je ferais tout pour toi ! Tu es l'homme le plus merveilleux qui soit, tu es doux, et fort, tu sais être patient, et en même temps tu me tiens dans le creux de ta main... J'ai l'impression d'avoir tellement à apprendre de toi, mon amour, tellement à apprendre !

Pierre : Et je t'apprendrais tout, Iris, je t'apprendrais tout, ne t'inquiète pas. Mais chaque chose en son temps, ne sois pas trop pressée, ma chérie !

Iris : Je patienterais, Pierre, je patienterais... Mais ça me fait souffrir, cette attente, j'aimerais tellement que tu te livres à moi !

Pierre : Tu sais bien, ma chérie, que mon mystère est insondable ! Si je te donne tout dès maintenant, j'ai peur que cela soit tellement fort, tellement magnifique pour toi... Ma lumière pourrait t'éblouir, ma chérie ! Et que serais-tu, alors, devant moi ? Tu te trouverais misérable, laide, sans attrait... Je ne supporterais pas de te faire endurer ça... reste naïve et innocente, mon ange, cela vaut mieux. Oublie ma force et mes mystères, je t'en conjure ! Apprends à te contenter de ces petites attentions dont je te comble !

Iris : J'essaie, mon amour, j'essaie... mais c'est tellement dur, toutes ces journées à me languir de toi, à tourner dans la maison, à choisir ma tenue, mon maquillage pour quand tu vas rentrer... Je m'impatiente de ton retour ! Peut-être pourrais-tu essayer de travailler à la maison, auprès de moi et de tes enfants, nous serions si heureux...

Pierre : Toi et les enfants, ici ? Mais si Chloé va se marier... elle ne vit pas toujours ici...

Iris : non, non ! bien sûr, tu as raison... mais parfois, Edouard et elle viennent ici pour déjeuner, et tu leur manques... ils souhaiteraient tellement évoquer avec toi ces merveilleux souvenirs de leur enfance... et partager leur joie de t'avoir pour papa...

Pierre : je comprends, ma chérie, je comprends... mais j'ai besoin de garder une certaine liberté, tu sais... travailler dehors me permet de garder un certain équilibre, je vois d'autres gens, je sors... Si je devais sans cesse rester à la maison, je ne serais pas heureux.

Iris : Je sais, tu es d'une nature tellement sauvage, débridée, tu ne peux rester enchaîné quelque part. Et je suis déjà très heureuse des miettes que tu me laisses, mon amour...

Pierre : J'apprécie ta compréhension, Iris, tu es une femme sage...

Iris : C'est que j'ai du apprendre à me retenir, à dominer mes pulsions, depuis que je te connais... Mais tu n'imagines pas de quoi je suis capable par amour, mon ange !

Pierre : Non ? Je crois en avoir une petite idée... mais dis-le moi, s'il te plaît...

Iris : Eh bien pour toi, Pierre, je pourrais tout faire, comme... *(Elle lui chuchote à l'oreille, Pierre est soudainement très excité)*

Pierre : Non... Vraiment ? oooohhh... oh lala... ça aussi ? eh bien... et après ? ouie ouie... ça doit être douloureux, ça... et puis et puis ? *surpris soudain, il se tourne vers elle sans rire ? avec des copines à toi ?*

Iris : avec des copines à moi, je te jure !

Soudain, l'alarme retentit. Iris redresse la tête. Pierre cherche d'où ça peut venir, son téléphone, sa montre... mais il ne trouve pas. L'alarme finie par s'éteindre.

Puis il vide son verre, il est un peu ivre. Il glisse la bouteille sous le sofa, essuie le verre sur un tissu du canapé, et le glisse vers la bouteille.

Il a du mal à trouver ses mots, et à penser, Iris de son côté devient un peu fofolle, son personnage est libéré et enchaîne les paroles comme elles lui viennent.

Pierre : Iris, je crois que c'est fini pour notre petit jeu, ce soir.

Iris : je crois aussi, mon aimé, tu n'es plus concentré, de tomate je devrais dire.

Pierre : Et voilà, je te fais dire n'importe quoi, maintenant...

Iris : Me faire dire des tartes aux pois ? allons mon petit bichon, y a que la gêne qui me gêne, bom bom bom... Tu sais dire « tarte aux fruits cuits tarte aux fruits crus » très très vite ?

Pierre : Tarte aux fruits tarte aux fruits tarte aux fruits...

Iris : Tu triches !

Pierre : je n'y suis plus du tout, mon Iris, et je crois que j'ai un peu trop bu.

Iris : Pomme de reinette et pomme d'api, d'api d'api rouge pomme de reinette et pomme d'api, d'api d'api grise !

Pierre : et les ritournelles qui débarquent, maintenant ! pomme de reinette... il faut que je descende retrouver ma mère...

Iris : cette sorcière...

Pierre : Allez, efface-toi, je te fais dire n'importe quoi, c'est mal...

Iris : Bouh !

Pierre : chut !

Iris : Bouh !

Pierre : Chut !

Iris : Bouh !

Pierre : CHUT A LA FIN !

Iris Boudeuse : Tu m'as crié dessus....

Pierre : oh bon sang c'est pas vrai...

Tab 3 : Maman.

Entre Geneviève, la mère de Pierre. Elle le voit, debout. Iris est toujours là, mais elle ne la remarque pas.

Geneviève : Pierre ? Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Ça fait 20 mn que tu es monté voir comment allait Iris ! On t'attend, nous, en bas !

Pierre *encore un peu perdu*: j'arrive, maman...

Geneviève : On dine chez toi, avec tes tantes, que ta paresseuse de femme nous fasse faux bond, à la rigueur ! c'est pas plus mal, ça nous fait de l'air ! Mais toi, quand même, le minimum, ce serait que tu manges avec nous !

Pierre : désolé, maman, j'ai du m'assoupir sur le canapé... je me suis assis, pour réfléchir, et puis... oui, j'ai du m'assoupir...

Geneviève : Tu écoutes de la musique ? Et puis... attends, c'est quoi cette odeur... du cognac ? Tu es monté pour boire ?

Pierre : oh, tu ne vas pas me faire la morale, hein ! Je suis un peu vieux pour que tu me fasses ce genre de réflexion !

Geneviève : tu peux bien boire un coup, mon fils, ça ne me choque pas, mais tu peux tout aussi bien le boire avec nous ! J'aimerais assez un peu de cognac de temps en temps !

Iris : Tu ne t'en privas pas, ma chère, tu ne t'en privas pas depuis que je suis tout petit !

Geneviève : Qu'est-ce que tu marmottes ?

Pierre : Rien, rien du tout... J'arrive je te dis, excuse moi auprès d'Albertine et de Béatrice. Dis leur que je me suis endormi. J'arrive.

Geneviève : Et ta femme, elle fait quoi, là ?

Pierre : Elle dort. Elle dort bien. Elle est épuisée la pauvre...

Geneviève : La pauvre, à d'autres ! elle ne fait rien de sa vie, il n'y a aucune raison qu'elle soit fatiguée ! à moins qu'elle fasse de la gym à la maison !

Pierre : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Iris : Oh, j'ai cru voir une langue de serpent sortir de cette bouche là !

Geneviève : Ne me parles pas comme ça, Pierre ! Je dis juste que tu ne sais absolument pas comment elle remplit ses journées !

Pierre : elle me le dit, elle se promène, elle lit, elle s'occupe de la maison... Tu le sais bien, toi, que ça demande du travail, de tenir une maison !

Geneviève : Ah ne me compare pas à ta femme, je te prie ! Moi à son âge je ne travaillais pas, mais j'avais trois enfants à m'occuper en plus de la maison, et mes parents qui étaient vieux ! Alors là oui je travaillais dur ! Ne me dis pas qu'Iris passe l'aspirateur toute la journée, quand même !

Iris : C'est un gros aspirateur, tu sais, maman... et ça demande du temps, aussi, de nettoyer vos médisances, à toi et à tes sœurs... il y en a plein les murs de la maison ! Iris doit passer des heures à frotter les murs pour les laver de vos méchants mots.

Geneviève : Tu deviens grossier, Pierre ! Je vais mettre ça sur le compte de l'alcool ! Mais nous avons discuté, avec Albertine et Béatrice, et tu veux connaître notre conclusion ?

Pierre : Non.

Iris : Si, qu'on rigole !

Geneviève : décide-toi.

Pierre : alors vas-y, dis-moi...

Geneviève : Toutes les trois, nous pensons que ce n'est pas normal, qu'Iris ne fasse rien, ce n'est pas sain. Ce n'est pas normal non plus que vous n'ayez toujours pas d'enfants, à votre âge ! Vous allez louper le coche ! À moins que ce ne soit fait exprès !

Pierre : Je veux des enfants, maman.

Geneviève *maternelle* : je ne parlais pas de toi, mon chéri... *poursuivant* Et nous pensons également qu'elle ne t'aime pas comme elle devrait. Voilà ! Tu vas nous trouver vieux jeu...

Iris *l'interrompant* : Juste un tout petit peu !

Geneviève : Mais ! Mais je crois sincèrement que ta femme te trompe, Pierre.

Pierre : Tiens ? En voilà une nouveauté ! Hier elle se contentait de profiter de mon argent...

Geneviève : L'un n'empêche pas l'autre...

Iris : Il ne lui manque qu'un chat noir pour faire une parfaite sorcière, finalement !

Geneviève : Tu es aveugle, Pierre...

Pierre : Et toi, tu es gonflée, maman ! De quoi je me mêle, à la fin ? C'est notre vie, et nous la menons comme bon nous semble !

Geneviève : Vous ne vivez aucune vie ensemble, si vous vivez dans le mensonge !

Pierre : Amen !

Geneviève : Où est-ce que tu dors, Pierre ?

Pierre : Pardon ?

Geneviève : ce soir, par exemple, tu vas dormir où ?

Pierre : Eh bien, je ne sais pas... si la soirée traîne et que vous mettez du temps à rentrer chez vous, je dormirais sans doute dans la petite chambre du bas, pour ne pas réveiller Iris...

Geneviève : Et ça fait combien de temps, que tu ne veux plus la réveiller ?

Pierre : Mais... Tu deviens chiante, là, sérieusement...

Geneviève : Combien de temps, Pierre ? Je l'ai vue, la petite chambre du bas ! Tu y laisses ta brosse à dent ! Mon fils ! C'est pour ton bien que je te dis tout ça... tu ne seras pas heureux avec elle, écoute ta maman...

Pierre : Non. Nous avons parfois des périodes difficiles, comme tout le monde, et en ce moment eh bien je préfère la laisser seule. Elle est assez pénible, en ce moment, tu sais...

Geneviève : Quoi, pardon ?

Pierre : Eh oui, maman ! Si elle reste en haut, c'est parce que je suis un bon garçon ! Mais sinon, c'est moi qui ai choisi de dormir en bas, pendant quelques jours ! Elle me fatigue à force, c'est vrai... toujours aux petits soins, toujours prévenante... j'ai besoin d'un peu d'air de temps en temps !

Iris : ça te la coupe, hein !

Geneviève : je ne te crois pas, Pierre.

Pierre : Je ne te demande pas de me croire. Au cas où tu n'aurais pas compris, je me fiche de ce que tu crois ! Je veux simplement que tu nous foutes la paix, à moi et à ma femme ! Je descends !

Iris sort à jardin.

Pierre : Ah ça fait du bien !

*Il sort à cour. On entend l'alarme. Geneviève lève la tête et secoue sa montre à son oreille.
Elle regarde son portable.*

Tab 4 : Belle-maman.

Geneviève reste seule.

Geneviève : Pierre, je ne te crois pas. Je te connais, mon fils, tu es faible. Comme ton père ! Incapable de tenir tête à une femme. Alors de là à prendre tes distances, et à chercher à t'aérer... ce n'est pas possible. Je n'y crois pas. Iris te tient ! Elle te tient bien ! Et elle fait de toi ce qu'elle veut, je le sais... J'aurais fait pareil. J'ai fait pareil... Ton père ne l'a jamais su, mais j'ai eu un amant pendant des années ! Alors je sais ce que fait Iris, j'en suis certaine.

Iris entre, en chemise de nuit et robe de chambre. Elle baille, elle vient de se réveiller.

Iris : Qu'est-ce qu'il y a ? Vous m'avez réveillée, à crier ainsi. *Elle s'assoit.* Geneviève... Je vous manque à ce point ?

Geneviève : Ne vous méprenez pas, Iris. Si on vous a réveillée, c'est un accident. Retournez donc dormir. Vous faites cela très bien.

Iris : ce serait avec plaisir. Mais je vous vois là, dans mon salon... vous avez l'air furieuse, gênée, presque malheureuse... Et je dois avouer que ça excite ma curiosité ! J'aimerais bien savoir ce qui vous rend d'aussi mauvaise humeur ! Cela me permettrait de rêver en rose !

Geneviève : Vous êtes une vipère.

Iris : J'ai été à bonne école, à force de vous côtoyer.

Geneviève : Je sais tout, Iris. Je sais que vous rendez malheureux mon fils, vous le trompez.

Iris : c'est faux, ma belle maman.

Geneviève : Vous ne le trompez pas ?

Iris : Je ne le rends pas malheureux.

Geneviève : Regardez-vous ! Vous ne vous parlez plus, vous ne vous voyez plus. Il n'y a plus rien entre vous. Vous êtes copropriétaires, c'est tout ! Je ne souhaite pas cela à mon fils.

Iris : Que savez-vous donc, Geneviève ? De ce que l'on vit, avec Pierre ?

Geneviève : je sais qu'il dort dans la petite chambre du bas ! Je sais que vous ne faites rien de vos journées, et que vous avez mille occasions de céder à la tentation de flirter avec le facteur ! Et en tant que femme, je sais que vous y avez déjà cédée ! Mais j'aurais des preuves !

Iris : Des preuves ! Mais vous parlez comme un policier, Geneviève !

Geneviève : j'ai fait appel à un détective, il vous suit depuis plusieurs mois ! Il doit me faire un rapport sur vous ! Sur vos habitudes ! Jusqu'au moindre détail ! Je l'attends d'un jour à l'autre. Vous verrez.

Iris : Si ça ne vous dérange pas, je serais vraiment curieuse de le lire, ce rapport...

Geneviève : Vous le rendez malheureuse, et vous ne le voyez pas...

Iris : Qui, le détective ?

Geneviève : Mon fils, sorcière ! Vous ne le voyez pas ! Ou ça vous indiffère ! Cruelle ! Vous écrasez son cœur et son honneur sous vos talons hauts ! Mais je ne le permettrais pas plus longtemps ! Je vais tout faire pour le libérer de vous !

Iris : Je ne suis pas sûre qu'il vous écouterait...

Geneviève : Je le sais... Il est aveugle, son amour pour vous est trop fort, il refuse même de voir l'évidence ! Mais je me dois d'essayer, même s'il vous aime... C'est le rôle d'une mère...

Iris : Vous avez tort, Geneviève, Pierre ne m'aime pas...

Geneviève : Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté ? Il me l'a encore dit il y a quelques minutes... et il était plutôt convaincant !

Iris : C'est sans doute un peu subtil pour une femme de votre... trempe... Mais Pierre ne m'aime pas. Il n'aime que l'Iris qu'il voudrait que je sois... Je n'ai jamais menti, Geneviève, il se débrouille très bien tout seul !

Geneviève : Vous dites n'importe quoi...

Iris : Accrochez-vous belle-maman, cela risque d'être un peu compliqué.

Par réflexe, Geneviève s'accroche au dossier d'un fauteuil.

Iris : Et me voilà devant vous, femme évaporée ! Étrange, mystérieuse ! Et pourtant bien réelle, savez-vous qu'il m'arrive d'aller aux toilettes ? Et que parfois, j'ai des gaz ? Oh, et aussi, je ronfle... mais pourtant je reste une espèce d'être transparent et brillant ! Et je dégage de l'amour !

Pierre a confiance en moi ? Oh que non, il a confiance dans ce qu'il souhaite être moi, il vit à travers Iris un drôle d'amour virtuel, qui le contente plus que n'importe quel sincérité de ma part. Ma vérité doit être d'un ennui, à ses yeux... autant qu'elle n'existe pas !

Son fantasme le satisfait amplement !

Je crois que je l'encombrerais...

Dès lors, pourquoi le priverais-je de nourrir ce fantasme ?

Il me rêve idéale, inaccessible, alors je joue le jeu...

Je me rends inaccessible, indomptable. Je me divinise pour votre fils.

Je crois que vous devriez peut-être me remercier...

Si j'arrêtais. Je me fanerais. Je perdrais de ma superbe en perdant ma liberté.

Et tout cela me met en joie. Et lui aussi, je vous promets. Nous sommes heureux dans un idéal de couple, un couple qui n'existe pas.

Si je lui mens ? Mais évidemment, sinon cela manquerait d'épices !

Et la vérité ? Il rêve ! Le ramener sur terre serait cruel ;

Cela n'arrangerait rien, je crois, de le mettre face à sa médiocrité...

Geneviève : Mais vous êtes dangereuse ! Il faut vous faire arrêter ! Qu'est-ce que c'est que ces manières de parler ! À la folle ! Femme adultère !

Iris : Vous devenez grossière...

Geneviève : Vous niez l'adultère ?

Iris : Je n'ai aucun besoin de nier quoi que ce soit... Bonne nuit, Geneviève.

Iris sort à jardin.

Geneviève : ça ne va pas ! rhhahhh ! Mauvaise femme ! Mais il faut que je fasse quelque chose ! Je dois sauver mon fils de cette folle ! Elle ne parle que d'amour ! Je veux en avoir le cœur net ! Les sœurs causent avec Pierre, bavardes comme elles sont, j'ai bien le temps ! Allez, je me cache ! Je t'aurais Iris, je t'aurais...

Elle se glisse sous le sofa, et attend.

Tab 5 : la reine des abeilles.

*Les portes des armoires s'ouvrent, et les amants passent la tête.
Ils se regardent.*

Loïc : Ils sont partis ?

Jérôme : Tu vois bien, Fauvette, qu'on a pas besoin de micro !

Fauvette : Oui, mais bon, là, ils hurlaient aussi...

Bérénice : Qu'est-ce qu'ils braillent ! C'est dingue ça ! Ils ne pensent pas aux voisins !

Loïc : En tout cas, ça craint, j'ai l'impression que le vent est en train de tourner...

Bérénice : Oh non, ne dis pas ça, j'y ais pris goût moi, à mon armoire ! Je l'ai décorée, et tout ! Ça me ferait mal au cœur de la laisser...

Jérôme : C'est vrai que j'y ais quelques bons souvenirs, moi aussi, dans cette caisse en bois...

Me Ballon : Vous savez, nous ne sommes pas obligés de rester à se parler entre deux portes, s'il n'y a plus personne...

Loïc : Tu as raison, Ballon.

Ils sortent, toujours un peu craintifs.

Loïc : Cette Geneviève, quelle mégère... elle est mauvaise ! Sa façon de parler à Iris, oh, j'ais plusieurs fois eu envie de sortir de l'ombre pour lui faire ravalier ses paroles ! Notre Iris ! elle qui est si innocente, si douce ! Elle ne mérite pas ça ! Vous vous rendez compte qu'elle l'a traitée de menteuse !?

Fauvette : Iris ment, Loïc.

Loïc : Je sais ! Je sais ! Mais il y a des manières de le dire ! Iris ne pense pas à mal ! Vous l'avez entendue, elle ment pour protéger l'amour de son mari ! C'est une femme sacrifiée ! Elle a brûlé sa conscience pour le bien de son couple... quel esprit d'abnégation... je suis fier d'être son amant... Son mari a bien de la chance de ne pas la combler... ça la rend si belle, de s'ennuyer.

Iris revient, la poupée dans les mains. Ils la voient et se taisent, elle va pour s'asseoir sur le sofa, ils accompagnent son mouvement.

Iris : Mes amis, mes amours... j'ai eu une conversation épuisante...

Loïc *Il commence à lui masser les pieds* : oh ne t'inquiète pas, Iris, nous sommes là ! Avec nous, tu ne seras jamais fatiguée !

Bérénice s'assoit à ses côtés, et lui prend une main.

Bérénice : Oh, si parfois, si tu veux qu'on se dispute, si tu as envie qu'on court pendant des heures !

Jérôme lui masse les épaules.

Jérôme : Nous avons tout entendu, Iris, nous sommes de tout cœur avec toi, dans ces épreuves ! Si la mégère revient, nous serons là pour toi, appelle-nous et nous surgirons de nos armoires !

Loïc : comme des diables en boîte ! et nous l'emmènerons avec nous !

Fauvette : Notre royaume de dressing est une prison pour les autres ! Nous, nous y sommes chez nous ! *Montrant les armoires* nous l'emmènerons ici-dedans !

Loïc : et elle deviendra la maîtresse des amants !

Me Ballon : Calée, serrée dans l'un des nombreux tiroirs de nos cabanes... nous saurons en prendre soin.

Jérôme : J'ai une petite place, entre deux costumes de Pierre, elle y sera très bien ! On s'y sent un peu à l'étroit, au début...

Bérénice : mais elle s'habituera, Iris, comme nous nous sommes habitués !

Iris : Continuez... amusez-moi...

Me Ballon : Une petite anecdote te ferait plaisir, Iris ?

Bérénice : Alors voilà ! Au bureau, le patron a embauché une secrétaire, une jeune, blonde... un CV impeccable, quoi ! Eh bien la donzelle a un chien, un caniche, qu'elle emmène partout avec elle, et au bureau aussi ! Mais les chiens, au bureau, ils sont interdits... Elle ne peut se résoudre à le laisser chez elle, alors elle lui a appris à se cacher dès que le patron arrive ! Et voilà le caniche de la secrétaire, qui, dès qu'il sent que le patron s'approche, court se cacher dans l'armoire aux archives ! Et la queue entre les jambes ! Il faut le voir galoper !

Iris : Il me plaît, ce chien...

Bérénice : Tu veux savoir comment elle l'a appelé, son caniche ? Quand je l'ai appris je me suis fait pipi dessus, je te jure !

Iris : Dis-moi ?

Bérénice : Son petit nom, c'est Fauvette !

Ils rient, Iris a un petit sourire.

Fauvette : Ah bravo ! C'est malin !

Jérôme moqueur : Il faut avouer, mon ami, que tu as du chien...

Fauvette soudain sérieux : Veux-tu que je te morde ?

Iris : Ne vous chameillez pas.

Fauvette : Désolé, Iris...Mais cette histoire était un peu... humiliante...

Iris : J'ai aimé ça...

Fauvette soudain gêné : Oh... alors.... Oh...

Iris : Tu me le feras lire, le rapport que tu vas remettre à ma belle-mère ?

Fauvette : Il ne va pas beaucoup te plaire, tu passes ton temps à faire les magasins et à boire des cafés avec ton amie Justine...

Iris : Qui ?

Fauvette : Justine, ta meilleure amie, que tu vois si souvent...

Iris : Oh oui... Justine... Bien sûr...

Soudain des portables se mettent à sonner, plusieurs sonneries différentes. Les amants sortent leurs téléphones et regardent qui les appelle.

Fauvette : Excuse-moi, Iris.

Jérôme : Je te demande une seconde.

Bérénice : Il faut que je réponde, ma chérie.

Me Ballon : Un instant, je te prie.

Loïc : je réponds et je suis à toi.

Ils s'écartent un peu, pour répondre à leurs téléphones.

Tous : oui chéri(e) ?

Ils cherchent à se trouver un coin discret pour parler, mais dès qu'ils s'approchent d'un autre, ils font demi-tour, et passent ainsi leur temps à essayer de s'éviter entre eux.

Fauvette : bonsoir ma chérie... oui, oui, je vais bien... non, je ne crois pas que je vais pouvoir rentrer ce soir, cette enquête prend plus de temps que je le croyais... là ? Là je suis dans ma voiture, devant la maison d'un homme... il aurait une maîtresse... oui je sais c'est honteux...

Jérôme : Tu vas bien, mon cœur ? Tu ne dors pas encore ? Non je ne rentre pas avant demain matin... je suis encore de garde à la caserne... oui c'est la grippe, il y a encore deux pompiers en arrêt... oh je sais ça m'ennuie aussi...

Bérénice : Les enfants sont couchés ? Tu leur as lu quoi comme histoire ? Oh je l'adore celle-là... J'ai encore du travail, là... Non, je dors au bureau, c'est plus simple, une réunion demain... Eh bien c'est la période ! On a beaucoup de travail, tu comprends...

Loïc : Tu ne me réveilles pas, ne t'inquiète pas... J'allais entrer et j'ai reçu un appel... une urgence, alors tu comprends... une petite vieille, elle était dans l'eau jusqu'aux chevilles... je dors à l'hôtel, c'est loin de la maison...

Me Ballon : Bonsoir, ma chérie... non, je suis toujours à l'étude, un client qui voulait me voir d'urgence pour son affaire... un divorce qui ne se passe bien... tu ne le croiras jamais, sa femme avait cinq amants ! ... oui, mais elle a pris un excellent avocat, alors le dossier est plus compliqué... voilà...

Un temps, puis tous ensemble

Tous : mais non, je ne vois personne ! Qu'est-ce que tu vas imaginer, tu pourrais me faire confiance, quand même ! Je t'aime, moi !... oui je t'aime... allez, à demain...

Ils raccrochent. Et se regardent, un peu honteux.

Iris : Mes chers amours, je vais retourner me coucher. Cette soirée est un peu fatigante, je suis désolée.

Me ballon : Ne t'en fais pas, Iris, nous allons aussi rentrer chez nous, enfin... dans nos armoires... N'hésite pas à caresser la porte si tu as besoin de quelque chose...

Iris : Bonne nuit, mes chéris...

Tous : Bonne nuit...

Iris sort, à jardin. Les amants restent seuls. Ils se saluent, et se dirigent vers leurs armoires. Geneviève sort de sous le sofa.

Geneviève : Si vous pouviez m'accorder une petite minute de votre précieux temps, messieurs dames....

Les amants se figent.

Tab 6 : la curée est ouverte.

Les amants sont figés, de dos. Ils n'osent pas se retourner. Seule Bérénice a un petit hoquet de stupeur.

Geneviève sort son téléphone portable.

Elle compose un numéro, et attend que ça décroche.

Geneviève : Je crois que nous allons avoir une longue conversation, tous ensemble. Il est temps que les fantômes de la maison se dévoilent ! Cela fait longtemps, je pense, que vous hantez ces lieux. Il va falloir exorciser tout ça.

Fauvette : Je vous avais dit, que les micros seraient utiles, un jour. Je vous l'avais dit. Mais vous ne m'avez pas écouté...

Jérôme : Ta gueule, fauvette.

Geneviève : Allo, Béa ? Bah alors, t'en mets un temps pour décrocher ! ... Ah d'accord il était dans ton sac !... Non, je sais que c'est le merdier dans ton sac... Quoi ? Pourquoi j'appelle alors qu'on est à côté ? Parce que je ne peux pas bouger d'où je suis... j'ai fait une jolie prise, et faut que je la tiens ferrée... Albertine est toujours là, elle aussi ? Très bien... Et Pierre ? Oh... il s'est couché... et pourquoi ? Oh non... Béatrice, mais pourquoi t'as été lui dire ça ! Non, même pour rigoler, personne n'aime entendre que si sa femme fricote à droite et à gauche, c'est que ça doit pas être top au lit ! Enfin ! Réfléchis !

Elle continue en chuchotant, et s'éloigne du centre vers jardin, vers la chambre d'Iris.

Loïc : Qu'est-ce qu'on fait, on lui saute dessus ?

Me Ballon : Je ne suis pas très friand de ce genre d'exercice...

Fauvette : Un bon coup derrière la tête, et on en parle plus...

Me Ballon : ça ne mérite pas ça une telle violence, ce n'est qu'un simple adultère...

Bérénice : Bah tiens, il faudra l'expliquer à ta femme...

Jérôme : à tes enfants...

Loïc : Que ce n'était qu'un simple adultère...

Geneviève se retournant, vers eux : La ferme, les caleçons ! Je discute avec ma sœur, là ! Je sais que pour vous, la famille, c'est pas vraiment sacré, mais j'aimerais l'entendre Quand elle me parle !

Me Ballon : Mille excuses, madame. Mais nous cherchons une solution...

Elle lui fait signe de la fermer.

Geneviève au téléphone : Non, tu ne prends pas le fusil. Tu te contentes de choper Albertine, et vous montez, toutes les deux. *Après une question de Béatrice, elle regarde les amants, avec le sourire* Oui ils ont l'air mignon...

Loïc : ça je le sens pas...

Geneviève : C'est bien, que je vous rencontre. Je suis quand même un peu étonnée que vous soyez aussi nombreux... je m'attendais à un amant, juste un seul... je ne pensais pas qu'elle en faisait un élevage... Vous vous reproduisez entre vous, c'est ça ?

Me Ballon : Ecoutez, on peut s'arranger, que voulez-vous pour nous laisser partir ?

Geneviève : Chaque chose en son temps ! Tout cela est tellement exotique... Dites-moi, c'est une soirée spéciale groupe ? Elle vous fait un tarif de gros ce soir ?

Jérôme : Vous êtes grossière, madame.

Geneviève : Je m'interroge, c'est tout. Vous êtes si nombreux...

Jérôme : Nous vivons ici, voilà tout.

Geneviève : Sérieusement ? Vous vivez ici ?... Sous ce toit. Remarquez c'est pratique... Incroyable ! Et Pierre qui n'a rien vu... Mais quel idiot... Comment diable peut-il être aussi aveugle ? Mais qui m'a pondu un crétin pareil !

Bérénice : Sa maman, sans doute...

Geneviève très froidement : Evitez ce genre de jolis mots, mademoiselle. Je n'ais pas encore décidé quel doigt de pied je vous couperais en premier.

Les amants se regardent, ils ne pensaient pas que ça pourrait aller jusque là.

On entend l'alarme. Geneviève regarde son portable. L'alarme s'éteint. Elle n'a pas trouvé d'où cela pouvait venir.

Jérôme : Eh bien... Je pense que c'est bientôt la fin de nos petites aventures... Il va falloir rentrer, maintenant, mes amis...

Loïc : Je ne me souviens plus de la route, pour retourner chez moi. Chaque matin, j'allais pour repartir, et puis Iris disait : « et si nous prenions le petit déjeuner ? » Alors je restais... et les journées passent tellement vite...

Me Ballon : être de nouveau dans ma famille ? C'est étrange, j'aurais l'impression de tromper Iris.

Fauvette : Dites-moi, est-ce que l'un d'entre vous pourrait, enfin...

Bérénice : Quoi donc, Fauvette ?

Fauvette : Pourriez-vous me rappeler les prénoms de mes enfants ?

Bérénice : Tu as des enfants ?

Fauvette : Oui... ils ont du beaucoup changer, depuis le temps... Je ne me souviens plus de leurs prénoms...

Soudain, Béatrice et Albertine entrent dans la pièce, deux femmes fortes, elles se déplacent vite et avec violence. Des bulldozers. Béatrice a un fusil dans les mains, Albertine tient une hache.

Geneviève : Ah mes chères sœurs ! Enfin vous voilà ! Béatrice ! Je t'avais dit : pas le fusil !

Béatrice : On sait jamais. Si jamais y en a qui se sentent le courage d'en venir aux mains, j'aurais de quoi les recevoir.

Albertine montrant sa hache : Moi j'ai trouvé que ça, dans le garage. Ça ira ?

Béatrice : Je t'ai dit, Albertine, tant que ça peut faire très mal, c'est bon.

Albertine : Alors t'as fait une bonne chasse, Geneviève ? C'est ça, le gibier ?

Geneviève : Eh oui, mes chéries. Je vous présente le harem d'Iris ! Elle l'avait à domicile, son petit troupeau !

Béatrice : bon, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

Geneviève : D'abord, fouillez les armoires et trouvez leurs papiers. Béatrice, passe-moi ton fusil. Je les tiens en respect pendant que vous faites ça.

Béatrice tend le fusil à Geneviève. Puis Albertine et elle entrent chacune dans une armoire et commencent à fouiller, on peut voir divers objets en sortir. Vêtements, livres, photos, plante verte, porte-manteau, miroir... quand elles en sortent, elles tendent les papiers à Geneviève, puis repartent fouiller une autre armoire. Geneviève prend le temps de lire les papiers tout en tenant les amants en joue.

Une fois que les sœurs ont fait le tour des armoires, elles reviennent vers Geneviève, qui leur tend les papiers, mais garde le fusil.

Albertine : Ben mon vieux, c'est drôlement installé là-dedans ! De vraies petites chambres de bonnes !

Béatrice : C'est coquet, j'ai bien apprécié la petite pancarte « on est bien que chez soi » sur la paroi du fond !

Jérôme : C'était un cadeau.

Béatrice : Tes amis ont du goût !

Albertine : Par contre, désolée pour le ficus, je l'ai malheureusement écrasé, en sautant malencontreusement plusieurs fois dessus...

Me Ballon : oh non... Elles ont tué Lili...

Loïc : Lili ? Tu donnes des noms à tes plantes vertes ?

Me Ballon : C'est comme la musique, ça les aide à mieux pousser.

Albertine : Eh ben ta plante verte, bonhomme, maintenant elle bouffe les pissenlits par la racine !

Bérénice : Amoureux des plantes vertes ? Je ne vous aurais pas cru aussi sensible, maître...

Me Ballon : Nous avons tous nos petits secrets...

Béatrice : Bon, maintenant, silence, les cocufieurs !

Albertine : d'après ce que nous a dit not' sœur au téléphone, elle serait tombé sur un nid de galants. Bon. Après tout chacun sa vie, hein ! On va pas s'occuper des affaires des autres.

Béatrice : Mais, là, malheureusement, vous avez pas mis les cornes au mauvais pigeon !

Fauvette : L'image est assez marrante.

Béatrice : La... Quoi ?

Fauvette : Oui, les cornes au pigeon... ça donne une bestiole vraiment bizarre... et je trouve ça marrant.

Grand silence. Les sœurs ne goûtent pas l'humour de Fauvette, et n'ont d'ailleurs peut-être pas compris la plaisanterie.

Fauvette gêné : voilà...

Béatrice : On ne va pas s'entendre. *Elle fouille les papiers.*

Fauvette : J'avoue que ça a l'air assez mal barré...

Béatrice : Edouard Fauvette, enquêteur privé, marié, deux enfants, vous faites ce boulot depuis 15 ans, spécialisé dans les adultères... votre terrain de chasse, quoi !

Geneviève : Fauvette ? Attends, « les enquêtes fauvette » ! Mais c'est mon détective, ce type ! je l'ai payé pour suivre Iris !

Béatrice : Eh ben c'est réussi, il l'a suivi de près... mais attends... tu le payes encore, là ?

Geneviève : Je suppose, 300 € la journée, plus les frais, tant que l'enquête est pas finie.

Albertine : Tu le payes pendant qu'il fricote avec ta belle-fille ?

Geneviève *comprenant* : C'est très douloureux, tout à coup...

Béatrice : c'est pas du proxénétisme, ça, de payer un gars pour qu'il fricote ?

Geneviève *se tenant le cœur* : Béa, s'il te plaît...

Béatrice : moi j'dis ça... *se tournant vers Fauvette* Alors moi quand je regarde ces papiers, cartes bancaires, ticket de parking, reçus, additions... je dirais que monsieur aime manger chinois, qu'il aime dormir à l'hôtel, et qu'il a un chien (castré le chien)... Je vois aussi qu'il achète des bijoux, et qu'il a une carte de fidélité dans un magasin d'électronique. Et il aime aller voir les comédies sentimentales au cinéma.

Fauvette : Mais c'est horrible, ce que vous faites, je me sens tout nu ! Arrêtez de débiter ma vie, comme ça, c'est indécent !

Béatrice : Tout nu ? Tu me fais rigoler, le Jules. Ce n'est que la vérité, tout ça. Ça te fait peur la vérité ? Ça te fait mal ? Moi la vérité, je l'aime, je la chéris ! C'est tout ce qui nous reste quand on a été trompé ! C'est normal que tu supportes pas !

Albertine : Ouais, Béa elle l'aime la vérité ! Vas-y, frangine, raconte-leur !

Béatrice : J'ai été mariée 30 ans à un homme que j'aimais, pour qui j'aurais tout donné ! À qui j'ai tout donné ! Et les enfants, et la maison, et la présence, et la cuisine, et l'écoute, tout ! J'ai même toléré la présence de ses copains, même si c'était que des ivrognes braillards. Et le jour où les gens ont commencé à me regarder avec le sourire, je me suis contentée de leur rendre leur sourire. Je les croyais polis, ils étaient moqueurs. Je me croyais aimée, j'étais trompée. Comment je l'ai soupçonné ? Quand les enfants du quartier ont commencé à chantonner *elle chantonne* « quand Béatrice s'en va, son homme s'en donne à cœur joie ! Quand Béatrice revient, alors il ne se passe plus rien ». Quand les enfants commencent à chanter sur votre passage... C'est plus que de la honte... C'est tout à coup le monde entier qui vous écrase sous sa cruauté... c'est pire que d'être rien. C'est être le cocu qui ne sait rien...

Fauvette : C'était pas moi, je suis trop jeune.

Béatrice : Fais pas d'humour, gigolo, y a pas plus imprévisible qu'une femme trompée. J'ai une hache à portée de main, et une folle envie de faire un exemple.

Albertine lui tend la hache. Fauvette recule, instinctivement.

Béatrice : Pas tout de suite, petite sœur.

Bérénice : Ecoutez, je suis désolée que vous ayez été trompée par votre époux, mais nous ne sommes pas responsables. Ni pour Pierre, d'ailleurs. Ils sont adultes, tous. Ils prennent leurs responsabilités. Il faut arrêter de tout nous mettre sur le dos.

Béatrice : Mais quelle bande d'innocents... je comprends, ce n'est pas de votre faute... vous êtes les instruments du destin, vous n'avez pas choisi d'aimer une femme mariée, ni de vous rendre disponible pour elle, quelle que soit la souffrance que vous causez... ce n'est pas votre faute...

Bérénice : Bah oui, voilà c'est ça !

Béatrice : Mon cul.

Bérénice : pardon ?

Albertine de plus en plus extatique : Mon cul, elle a dit. Vos armoires, ce sont les cercles de l'enfer, elles renferment les tabous, les secrets, et les mensonges, vous baignez dans le mal ! Vous êtes maudits ! Vous avez fait le choix de céder à la tentation, de devenir objets de désir ! Vous avez fait le choix de devenir zombis, fantômes, spectres ! Vous avez nié vos vies pour ce fol amour, vous avez sacrifié vos familles, vos enfants, vos épouses ! Et vous êtes maudits dans ce sacrifice ! Vous n'êtes pas martyrs, vous êtes pécheurs ! Vous avez vendu vos âmes, tous, vous avez vendu vos âmes à cette diablesse ! Vous êtes les instruments de son désir ! Vous n'avez aucune consistance réelle ! Des fantômes, vous êtes ! Que des épouvantails agités par ses fantasmes ! Pour faire frétiler sa vie de couple !

Loïc : alors vous, vous n'avez jamais été aimée, à ce que je vois...

Albertine : J'ai décidé d'attendre le mariage, j'ai fait vœu de rester pure jusqu'au mariage. Mais je sais que ça vous dépasse.

Loïc : Alors vous n'avez jamais été mariée ?... Je dis ça parce que vous avez l'air quand même très énervée... Besoin de vous défouler un peu, sans doute ?

Albertine : Non. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir ma petite idée sur ce qu'est la vie des autres.

Loïc : Je me dis juste que la frustration doit tout vous faire voir en noir... C'est pas si horrible, vous savez, en vrai... c'est même plutôt sympa...

Albertine : Tais-toi, cocufieur, même si moi je manque d'une certaine expérience, ce que je dis peut quand même être juste... tu discutes, tu bavardes, tu es un démon...

Loïc : Peut-être que si vous saviez de quoi vous parlez, vous auriez une autre opinion...
Ballon, au boulot ! Il y a une brebis égarée à convertir !

Me Ballon : Quoi ? Mais pourquoi moi ?

Loïc : Elle est dans tes âges non ?

Me Ballon : Mais tu dis des horreurs, Loïc !

Albertine : Oh, *elle regarde ses fiches* Ce cher notaire ne souhaite pas jouer de séduction avec moi ? Je ne lui plais pas peut-être ? Selon ton portefeuille, tu es du genre à aimer changer ! Carte de fidélité dans trois centres de gymnastique différents, cartes d'adhérents pour des associations de yoga, de sculpture, de théâtre, des clubs de lecture ! Ce ne sont que des alibis, toutes ces activités ? Ou tu dragues vraiment n'importe où ? *Elle s'approche de Me Ballon* Et qu'est-ce qu'elle a, Iris, que je n'ai pas ? Moi aussi, je peux jouer les femmes évaporées *singeant Iris* « laissez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, mais ça me laisse une étrange impression... je crois que je vais devoir aller m'allonger, car je sens le poids d'une plume sur mon épaule, ce n'est pas soutenable, ooohh... » Cette chochette ! Dis-moi, notaire, ça ne te tente pas, une vraie femme ?

Me Ballon soudain nauséux : Je ne me sens pas bien...

Béatrice : Eh bien, planqués dans une armoire, y a du monde ! Mais une fois devant la vérité, y a plus personne ! Vous vous croyez courageux, à jouer les discrets, les espions, les mecs en danger ! Mais vous n'êtes que des lâches, incapables d'assumer votre famille ! Les vrais courageux, ce sont les fidèles ! Pas les planqués !

Geneviève : Je veux venger mon fils, les filles. Qu'est-ce que vous proposez ?

Albertine : On les abandonne en caleçon dans la rue, avec une pancarte « à vendre », et on appelle la télé.

Béatrice : On appelle leurs familles, leurs amis, leurs collègues, tout le monde. Et on les laisse partir.

Albertine : On les séquestre, et chaque jour, on en coupe un morceau !

Béatrice : On les garde pour nous, et on s'amuse un peu !

Albertine : ça je peux pas, je suis pas encore mariée.

Béatrice : Ah zut...

Geneviève : On les force à tuer Iris, et on les laisse partir.

Béatrice : excellente idée ! Personne ne sait qu'ils sont ici, à part nous et Iris ! Ils se sont construit de supers alibis ! Ce sont des assassins parfaits !

Albertine : Et ils n'iront jamais avouer cela ! Il suffit que pierre et nous, nous soyons loin d'ici, bien en vue quelque part, au restaurant, par exemple...

Béatrice : ... ils font le boulot, et ni vu ni connu, la pimbêche disparaît ! Personne ne saura jamais ce qui s'est passé !

Albertine : La vengeance idéale, ils nous fournissent leurs alibis, et les moyens de les faire chanter !

Bérénice : On ne fera jamais ça.

Béatrice *elle fouille dans les papiers* : Bérénice Dubois, assistante de direction, tu es mariée, et tu as déjà deux enfants avec Marc. 4 et 9 ans, Lucie et Kevin. Ils travaillent bien à l'école ? Tu les aimes, tes gosses ? C'est une drôle d'idée de venir ici avec un livret de famille... Mais c'est bien utile !

Bérénice : Ce que vous faites est ignoble.

Albertine : La fin justifie les moyens. Quelle valeur tu accordes à ta vie officielle, petite Bérénice ? Est-ce qu'Iris vaut que tout cela soit balayé d'un simple coup de téléphone ? Et ... *elle avait sorti son portable et la prend en photo* Et photo à l'appui ? Cette chère Iris, elle change d'amant comme de robe, vous êtes ses pantins ! Vous pouvez en faire une poète, une muse, une déesse ! Il n'empêche qu'elle ne vous aime pas à votre juste valeur !

Béatrice : La situation est claire, messieurs dames. C'est elle ou vous.

Geneviève : Je vais alerter mon fils de votre présence. Ça lui fera un choc, mais ensuite il encaissera plus facilement l'accident de sa tendre épouse. Je vous interdis de lui parler de notre plan. Sinon le marché sera caduc, et vos familles seront anéanties.

Elle s'apprête à sortir.

Jérôme : Nous n'avons pas dit que nous étions d'accord.

Geneviève : Vous l'êtes forcément. A tout à l'heure.

Elle sort en rendant son fusil à Béatrice.

Béatrice : Messieurs, madame, vous n'imaginez pas quel point je suis heureuse de ce qui se passe ici ! J'ai l'impression de rendre justice à toutes ces générations d'hommes et de femmes cocufiés par vos pairs ! Je me sens l'âme d'une redresseuse de tord, et c'est sacrément excitant !

Albertine : C'est un acte divin, que nous accomplissons ici ! Ce ne sont pas les marchands du temple, que nous chassons, mais les amants de la chambre ! Et nous vous maudissons deux fois ! Et nous vous forçons à commettre un péché impardonnable ! Je dois avouer que moi aussi, j'en frétille de plaisir !

Loïc : Nous faisons souvent ça aux femmes...

Jérôme : C'est notre croix... De quelque manière que ce soit, les femmes prennent plaisir à nous utiliser...

Béatrice : Nous allons vous laisser vous organiser... nous avons dans l'idée que ce serait bien que tout ça ne traîne pas trop.

Albertine : Il faut battre le fer tant qu'il est chaud !

Béatrice : Et par pitié, quelle que soit la manière dont vous choisirez de vous y prendre, soyez humain ! C'est une personne, quand même, pas juste un fantasme !

Elles sortent, et les laissent seuls.

Tab 7 : la meute aux abois.

Les mégères sont sorties. Les amants se regardent, et prennent le salon. Ça cogite dur. Ils marchent, s'arrêtent, se regardent ou s'évitent. Chacun gère ça comme il peut.

Bérénice *les regardant* : Il est évident qu'elles ne nous connaissent pas.

Me Ballon : Nous sommes bien plus que de simples amants. Nous vivons ici. Quand on me parle de ma famille, c'est à cette maison que je pense. Ma vie officielle, j'ai l'impression que c'est là que se trouve le mensonge.

Loïc : Parfois, iris me demande de raconter ma vie, là-bas, avec ma femme. Mais comme je passe mon temps ici, je suis obligé d'inventer... J'imagine des événements avec ma famille, des anniversaires, des disputes, des weekends... Je m'invente des mots et des amis... Si on me demande où je mens, ici ou là-bas ? J'ai du mal à répondre à cette question...

Jérôme : On ne la tuera pas. Ce serait un suicide pour nous.

Fauvette : C'est ici que j'existe, maintenant. C'est ici que je suis fort. Que je me sens un véritable homme.

Bérénice : Mais elles ne nous lâcheront pas comme ça. Les deux timbrées sont capables de faire des bêtises.

Jérôme : Qu'elles viennent. Je les attends. Je n'ai pas peur des femmes.

Me Ballon : Par contre, je ne suis pas sûr qu'Iris fasse le poids.

Un grand silence. Tous mesurent l'impact de cette nouvelle.

Loïc : On ne peut donc pas faire semblant de rien, et nous contenter de voir nos familles se dissoudre. Il va falloir prendre les devants.

Fauvette : on ne peut pas rester en défense, face à ces trois furies. Nous allons devoir attaquer. Et peut-être qu'en ne restant pas simple victimes...

Jérôme : ...mais en devenant aussi agresseurs. Peut-être qu'en inversant les rôles...

Bérénice : ... Peut-être que nous sauverons aussi nos familles virtuelles...

Me Ballon : ...On peut toujours fantasmer.

Fauvette : Alors, que faisons nous ?

Loïc : C'est évident.

Jérôme : Limpide.

Bérénice : De l'eau de roche.

Me Ballon : Il nous faut éliminer Pierre. Il nous faut tuer le mari. Sa mère et ses tantes n'auront plus rien à défendre, et se battront alors en agitant les bras dans le vide. Je doute qu'elles insistent, après ça.

Bérénice : Et puis, ensuite, nous aurons Iris tout à nous. Rien que pour nous, et pour toujours.

Fauvette : ce sera une bonne chose.

Jérôme : ça ne lui plaira peut-être pas...

Loïc : Nous saurons la convaincre...

Ils se regardent, regardent leurs armoires. Mais ne courent pas s'y réfugier, ils s'installent sur le sofa et les fauteuils.

Noir.

Tab 8 : Les mégères.

*Le salon, toujours. De la musique.
Les amants ne sont plus là, les armoires sont fermées.
On entend l'alarme.
Puis l'alarme s'éteint.*

Entrent Pierre et ses tantes, Béatrice et Albertine.

Pierre : C'est bien parce que je suis épuisé que j'accepte de vous écouter. Plus vite vous aurez balancé vos horreurs, plus vite je retournerais me coucher.

Béatrice : Oh, tout doux, mon neveu chéri ! C'est parce que tu ne veux plus écouter ta mère qu'on prend le relais ! On est de ton côté, n'oublie jamais ça !

Albertine : C'est dommage que tu sois aussi remonté contre nous... Après tout tu risques d'avoir besoin d'être soutenu, après. Je pense que tu seras content de nous avoir...

Pierre : Si j'ai besoin de soutien, j'irais dans un PMU, et je me saoulerai.

Béatrice : Tu sais que j'ai été à ta place, pierre ? Moi aussi, j'ai vécu dans le mensonge pendant des années... Ton oncle m'a trompée des centaines de fois ! Et toute la ville le savait, il n'y avait que moi pour l'ignorer !

Pierre : Ce qui fait de toi la personne la plus impartiale qui soit, pour étudier mon couple !

Béatrice : Oh que non, mais tu n'as pas besoin de thérapeute, là, tu as besoin d'une armée alliée ! Et nous serons ton armée !

Albertine : Oui, on est avec toi, pierre. Que tu le veuilles ou non. Parce que c'est ça, une famille, à la vie à la mort ! Dans la richesse ou dans la pauvreté ! Dans la joie et dans la peine !

Pierre : Je ne vous ais pas épousées, mes tantes.

Albertine : ça ne nous empêche pas de t'aimer, mon neveu ! Et de souhaiter ton bonheur !

Pierre : ça devient bizarre, Albertine.

Béatrice : Ne t'occupe pas d'elle ! Toutes ces années seules l'ont poussé à aimer tout le monde, pour compenser !

Pierre : Ce n'est pas de l'amour !

Albertine : Je ne veux que ton bonheur, et je ferais tout pour ça ! C'est de l'amour !

Pierre : Je te prends au mot, tantine, alors dis-moi : qu'est-ce qui me rend heureux ?

Albertine : Pardon ?

Pierre : Tu ne veux que mon bonheur, alors dis-moi ce qui me rend heureux ? Réponds !

Albertine : Attends, je réfléchis !

Pierre : Ce n'est pas le vin rouge ! Réponds !

Albertine : Non !

Pierre : Je me fous complètement des bateaux, ou des trains, c'est pas vrai ?

Albertine : Si !

Pierre : Alors qu'est-ce qui fait mon bonheur ? De quoi est-ce que je parle sans cesse, pour qui est-ce que je mourrais ? Qui est-ce que je défends sans cesse ?

Albertine : Iris ?

Pierre : Oh, le miracle ! Tu as trouvée toute seule ? Donc Iris me rend heureux, c'est ça ?

Albertine perdue : oui...

Pierre : Et donc, pour faire mon bonheur, tu veux m'enlever ce qui me rend heureux ?

Albertine encore plus perdue : Oui, je crois...

Albertine s'assoit, un peu désappointée.

Béatrice : Laisse-la donc tranquille, Pierre... Elle ne sait pas trop ce qu'elle veut, C'est un peu facile de la mettre à terre.

Pierre : Parce que toi, tu ne souhaites pas mon bonheur, peut-être ?

Béatrice : Oh si. Mais pas celui que tu crois avoir ! Rien ne te rend heureux !

Pierre : J'ai Iris, elle me rend heureux !

Béatrice : Tu n'as pas Iris, ce qui te rend heureux est un mensonge ! Donc tu te rends heureux tout seul dans ton coin ! Et ça, ça a beau être agréable, ça ne fait pas le bonheur !

Pierre : Encore cette vieille rengaine de l'épouse adultère ! Vous n'êtes jamais fatiguées de toujours chanter les mêmes chansons ?

Béatrice : Oh, je te refais le refrain et les couplets ! et je te le fais en canon !

Elle s'approche des armoires. Et les ouvre les unes après les autres, dévoilant les amants, l'un après l'autre.

Béatrice : Il était une fois, un homme qui avait tout pour lui ! Une maison, un travail, une femme ! Et il s'en est contenté si longtemps qu'il est resté coincé dans son fauteuil confortable ! Et il n'a pas compris que la vie continue, qu'elle bouge sans cesse, qu'elle ne s'arrête jamais ! Alors il est resté bien assis, le cul carré dans ses coussins, enfoncé dans son super fauteuil ! Et il s'est regardé le nombril ! Et la vie a continué ! Alors d'un coup une bouteille lui a sauté dans les mains ! Alors sa femme a pris un premier amant, puis un second... mais il se regardait toujours le nombril ! Alors vinrent le troisième, le quatrième amant ! Et les bouteilles se vidèrent de plus en plus vite ! Bière ! Puis vin ! Puis cognac ! Et la femme logea les amants chez elle, pour plus de simplicité, mais l'homme se regardait toujours le nombril !

Albertine : Et nous voilà...

Béatrice : et nous voilà, tes tantes... et on t'attrape le menton pour le décoller du bas de ton ventre, et te montrer tes placards, et leurs squelettes.

Albertine : Mais on t'aime, Pierre.

Béatrice : On t'aime, Pierre, alors dis bonjour à ceux qui amusent ta femme à ta place !

Toutes les armoires sont ouvertes. Pierre regarde les amants. Il s'assoit sur le sofa. Les amants sortent de leurs armoires. Mais restent au pas de leurs portes.

Béatrice : Maintenant, nous vous laissons faire connaissance, tu viens, Albertine ?

Albertine se levant : Me voilà. A tout à l'heure, Pierre. Tu nous rejoins en bas quand tu as fini ?

Pierre ne répond pas. Elles sortent, et le laissent avec les amants.

Tab 9 : Dionisius.

Pierre est assis dans son fauteuil.

Les amants s'approchent et l'entourent. Menaçants, c'est un peu leur chant du meurtre.

Fauvette : Et voilà notre petit cocu !

Bérénice : Eh bien, les voiles tombent... Tu vois, petit Pierre, tout ce que tu croyais avoir !

Jérôme : ça s'écoule entre tes doigts, comme du sable !

Loïc : ça fond comme neige au soleil. Tu n'as plus rien !

Me Ballon : Vous n'êtes plus rien ! Croyez-vous que nous sommes les premiers ? Ou les derniers ?

Jérôme : Moi je vis chez toi, pratiquement 24h/24h, depuis près de 3 mois ! Et j'en ais vu passer de nombreux autres, avant ceux-là. Et je pense que même après mon départ, d'autres prendront ma place...

Bérénice : Tu imagines, Pierre ? Sous ton toit ! Ton frigo ! Ta femme !

Pierre : Mais... Qu'avez-vous de plus que moi ?

Loïc : Nous sommes autres ! Variés ! Différents !

Me Ballon : Nous sommes le monde qu'elle mord à pleines dents !

Fauvette : Nous sommes ces rêves de jeune fille, qu'elle a souhaité réaliser !

Loïc : Nous sommes toutes les familles ! Tous les amours ! Toutes les aventures ! Toutes les routines dont elle rêvait, quand elle jouait à la poupée !

Bérénice : Avec nous elle est Princesse, boulangère, marchande, maman ! Homme ! Elle est tout cela, maintenant !

Jérôme : Et toi, tu es quoi ?

Me Ballon : Mari ?

Jérôme : C'est fade... sans saveur...

Loïc : Alors pour toi, maintenant, il n'y a plus rien, plus de vie, plus d'amour ! Que vas-tu faire ?

Pierre : Vous dites qu'il n'y a plus rien... eh bien j'ai l'impression qu'en fait il n'y a jamais eu grand-chose.

Fauvette : Que vas-tu faire, Pierre ?

Ils sont de plus en plus menaçants envers lui. L'alarme sonne. Les amants s'enfuient jusque dans leurs placards.

Tab 10 : Maman t'aime, poussin.

Entrent Geneviève, Albertine et Béatrice.

Geneviève s'approche de son fils, les tantes veillent sur les armoires.

Geneviève : ça va Pierre ? Béatrice m'a dit qu'elle t'avait mis au courant... ça n'a pas été trop brutal ? J'aurais vraiment préféré que tu me fasses confiance, Pierre, je te jure...

Pierre : Je te hais...

Geneviève : Oh ? C'est sans doute normal... il te faut un responsable, je veux bien jouer le jeu, le temps de la transition. Mais il ne faudra pas que ça dure, hein ! Bon et à présent, que vas-tu faire ?

Pierre : Boire, sans doute...

Geneviève : Oui, bonne idée, tiens !

Elle sort la bouteille et le verre de sous le sofa, et lui en sert un verre.

Geneviève : Mais il va falloir être un peu constructif ! Puisque tu es revenu sur terre, avec tes tantes, on va te trouver une nouvelle épouse, qui saura se contenter de ce que tu es, et t'aimera pour ton insignifiance !

Pierre : Tu es une mère très attentionnée. Mais je suis encore marié.

Geneviève : J'ai dans l'idée que ça ne durera pas. La vie est pleine de rebondissements, pleine de surprises ! Avec Béatrice et Albertine, nous avons fait une liste des femmes que nous connaissons, et qui seraient ravies de te rencontrer ! Est-ce qu'on va te la chercher ?

Pierre : D'accord, allez-y.

Geneviève : Mais quel bonheur de te voir redevenu aussi raisonnable, Pierre ! Le temps de regrouper les photos et les fiches de ces braves femmes, et nous revenons ! Venez les filles !

Elles ressortent.

Pierre reste un instant seul. Il fini son verre.

(...)

Pour connaître la fin de cette aventure, demandez moi, je

vous l'envoie aussitôt !

